



Jean-Claude  
DUCLOY

**LES  
SOURCES  
SURES**

Jean-Claude Ducloy

Les Sources Sures

© Jean-Claude Ducloy, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5017-3

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



*Le moulin Saint-Gobert à GERCY (02)*

***Qui oublie son passé  
est condamné à le revivre.  
En forant le puits de l'histoire,  
à la recherche de nos sources,  
sachons que celles-ci peuvent être sûres.  
Pour autant, n'en retardons pas le sondage :  
Plus le temps s'écoule,  
plus la vérité sera amère.***

*Avec mes remerciements :*

*À mes enfants, pour leur patience et leurs encouragements pendant ces années d'écriture.*

*À Nadia Amara. En éclairant mon regard lors de certaines recherches, elle m'a inspiré le personnage de Nadine.*

*À Jean-Pierre Gardy, Jean-Marc Prévot et l'adjudant-chef Daniel Deydier. Leurs traits de caractère hantent trois des protagonistes de cette histoire.*

*À tous mes amis qui m'ont aidé et encouragé lors de cette aventure.*

*À la mémoire de :*

*Maurice Mercier, mon grand-père, incorporé en 1914 au 233<sup>e</sup> régiment d'infanterie d'Arras,*

*Monsieur Joseph Andanson, ouvrier d'état des Postes et Télécommunications à Clermont-Ferrand,*

*L'abbé Gérard Morel, vicaire de Notre dame de la Médaille Miraculeuse à Clermont-Ferrand.*

*En accompagnant mon enfance ainsi que mon adolescence, ils m'ont appris tant de choses et ont trouvé tout naturellement un rôle dans cet ouvrage.*

*À tous ceux qui, un jour, par le seul fait d'être là, au bon endroit et au bon moment, peuvent changer l'existence des autres.*

## *Au bout du chemin*

Quand il touche au but, le marcheur se voit pousser des ailes. Le doute et la lassitude qui faillirent entamer sa détermination à accomplir le long périple s'estompent. Parvenu au bord du plateau, il reconnaît ce village qu'il n'a jamais vu ; les descriptions qui lui en ont été faites sont concordantes. L'erreur n'est pas possible, cette ligne d'arrivée dont il rêve depuis si longtemps marque bel et bien le terme de son voyage.

Il est parti depuis trois semaines et se repose de grange en grange, en cachette parfois lorsqu'il arrive trop tard pour en demander l'octroi ; tel un fugitif. N'aimant ni le bruit ni l'agitation, il a évité les villes et la foule. Il esquive tout ce qui pourrait lui rappeler de près ou de loin les tranchées et les hurlements des charges d'infanterie. Il ignore pourquoi, depuis son départ, il baisse les yeux à chaque rencontre et dirige machinalement son regard vers la pointe de ses chaussures. Est-ce par crainte de s'entendre demander une fois de plus des détails sur sa guerre ? Est-ce parce qu'il ne supporte plus ces éternelles questions : « *T'as dû en baver mon gars !... Et toi t'étais dans quel secteur ?... T'as connu Untel ?* » N'aurait-il pas honte enfin, face aux invalides, de s'en être sorti sans autre trace que cette ridicule boiterie qu'il n'a même pas gagnée au combat mais stupidement, en courant après un train, un soir de permission ? Il n'a jamais eu de chance aux jeux de hasard, alors pourquoi a-t-il tiré ce gros lot de se sortir des champs de bataille sans la moindre égratignure ? Par quel miracle est-il indemne de toute blessure ; tout du moins physique ?

Il ne veut plus refaire, lors des interminables conversations de bord du chemin, la litanie des compagnons d'arme définitivement allongés, pour un conflit dont il a du mal à saisir la raison et les bénéfices ; tous ces noms que l'on alignera sur le marbre d'un monument. Chaque fois qu'un bon Français lui parle de son courage et de sa bravoure, c'est plutôt de la peur dont il se souvient. S'ils pouvaient savoir, ceux qui clament la vaillance des glorieux soldats ! S'ils pouvaient imaginer que lorsque l'orage de shrapnell débute, ce n'est pas la quête de la gloire qui hante la tête des poilus, mais plutôt le frêle espoir d'être un des rares survivants de cette maudite journée. Fichue guerre !

Il demande rarement son chemin et son allure de vagabond au regard fuyant attire l'attention des gendarmes. Pas de chance pour eux, à chaque contrôle, ils

en sont pour leurs frais. Démobilisé en mars, parmi les premiers, ses papiers et son livret militaire sont parfaitement en règle. C'est du passé dont il est le fuyard. Il veut simplement l'oublier et se dirige là où ce sera possible, la seule vue des uniformes l'écartant de ce projet. Trace-t-il un sillon dans une terre nouvelle afin de récolter les fruits d'un meilleur avenir ou veut-il laisser dans son sillage un passé boueux et douloureux ? Que ce soit pour fuir un horizon nébuleux ou cavalier vers son antipode, la direction est identique et les deux forces se complètent pour appareiller vers une destinée plus fiable. Il revendique désormais un avenir plus stable et serein, dans un cadre adapté à ce dessein et juste ce qu'il faut de mystère pour garder le charme de la vie.

Ignorer le passé est impossible. Le futur ne peut pas exister sans lui, comme ce vallon n'existerait pas sans le plateau qui le surplombe. La falaise abrupte protège le village de Val-Vernois que l'on ne découvre qu'au dernier instant. Cela ressemble à ce à quoi il aspire : une cassure brutale pour laisser derrière lui la tragédie de ses dernières péripéties.

Devant ce panorama son regard se redresse enfin et il prend la résolution de ne plus limiter son champ visuel à la seule pointe de ses godillots. Cela fait d'ailleurs plusieurs jours que ses yeux ne se sont arrêtés sur quoi que ce soit car il voulait les économiser pour cet instant. D'autres auraient pleuré d'émotion mais lui n'a plus la larme facile ; c'est du moins ce qu'il pense !

Il reste là, à contempler ce nouveau spectacle, à l'analyser dès le premier jour pour en connaître le moindre détail. Le rideau va se lever sur une vie nouvelle dont il brigue la fonction de metteur en scène. Aucune ambiguïté sur le décor de l'action n'est donc permise. Non pas qu'il désire façonner lui-même les accessoires et les personnages, il veut avant tout réduire à leur minimum les mauvaises surprises dues à l'imprécision du cadre de l'action.

L'incertitude ! Il en a eu son pesant dans les tranchées. De ces charges douteuses dans l'épaisse brume du matin. De ces escalades du parapet glissant puis du sol boueux qui se dérobe pendant la progression vers un ennemi caché ; si proche et si lointain. Il a subi comme un cauchemar ce sentiment d'impuissance d'être pris en tenaille entre l'officier, arme au poing, et les mitrailleurs d'en face, embusqués et habiles. Pire encore étaient ces interminables secondes de marche, couvertes des coups de sifflet et des braillements des fantassins qui chargent sans savoir à quel instant l'orage implacable et incontournable des rafales va soudain et enfin se déclencher. Il

fallait scrupuleusement obéir à cette consigne des officiers supérieurs : « *Interdiction de courir pendant l'assaut !* » Il est vrai qu'à faire la guerre dans un bureau et sur des cartes, cela leur simplifiait la tâche pour mieux comptabiliser les uniformes rouges fauchés dans les blés. Dorénavant il aspire à un avenir stable et serein qu'il sera seul à contrôler ; sans devoir répondre aux ordres de quiconque.

Mais pourquoi donc a-t-il choisi de venir s'échouer dans ce coin perdu où il n'a jamais mis les pieds ? Est-ce pour cette vieille enquête familiale qui s'est arrêtée ici il y a vingt ans ? À quoi bon la reprendre à son compte ? Il est impatient de retourner à ses sources sauf qu'à force de sonder le passé, on change parfois le cours de sa vie.

Il a planifié d'arriver à Val-Vernois au petit matin. Ce n'est pas par hasard. Il voulait voir le village s'éveiller, lever son rideau de brume et livrer un à un les détails du décor et des coulisses. Le bâton à la main, il est prêt à frapper les trois coups. Le spectacle peut commencer.

Un rocher au bord de la falaise permet une meilleure vision sur le vallon encore dans l'ombre. Il s'approche de l'à-pic. Surpris, un faucon pèlerin s'envole en poussant son cri d'alarme. Assurément, ce poste d'observation est le bon, puisque le rapace en avait fait le sien. Le soleil n'est pas levé sur le village encore assoupi mais une inondation de lumière printanière va maintenant se déclencher sous ses yeux.

Pour seul héritage, si ce n'est son amour, sa mère lui a légué ce don de ne jamais agir, ni prendre la parole sans avoir longuement étudié tous les paramètres du cadre de l'action. Cette aptitude avait d'ailleurs été remarquée et appréciée par l'armée. Voilà encore une bonne occasion de mettre à profit ce talent de l'observation méthodique.

La falaise d'un calcaire homogène marque la fin du plateau aride qu'il laisse derrière lui. À ses pieds, le mur rocheux présente une grande échancrure ; un vallon providentiel où le village est venu se nicher. En face, la partie sud de la cité se perd dans une vaste plaine abondamment cultivée. En bas, sur sa gauche, une route longe le rempart en direction de l'est ; vers la cité de Forville à en croire les notes et dessins laissés par son oncle.

Le haut du village, où trône l'église, est séparé de la muraille rocheuse par une pente accidentée de deux à trois cents mètres. Seules deux modestes et anciennes

fermes, distantes d'une centaine de mètres, s'y sont établies au milieu d'une végétation prépondérante. Par endroits, des ruines résistent encore à celle-ci. L'histoire du village a dû commencer là, puis faute d'héritiers, les premières maisons ont servi de source de matériaux pour en bâtir de plus récentes, de plus en plus bas, vers le sud et la vallée. La pierre et la fortune ont accompagné le fil des ruisseaux. L'érosion de l'homme a perpétué celle de l'eau.

Sous chacune de ces deux fermes, une rangée d'arbres plus verts descend à pente directe. Ce sont des aulnes et quelques saules qui se resserrent de plus en plus à mesure de leur convergence vers le village et trahissent la présence de deux ruisseaux. Voilà pourquoi la falaise présente cette déchirure, fruit de l'érosion causée par ces sources et pourquoi la vie du village a commencé là. Riches de leurs sources, les deux exploitations aux terres escarpées s'y maintiennent, privilégiant les cultures maraîchères et délaissant les céréales à la terre sombre de la plaine d'aval. Comme une procession, les deux lignes d'arbres se terminent de part et d'autre de la chapelle. Il y a fort à penser qu'entre le curé et le géologue la vision des choses doit être bien différente. L'un pense qu'elles partent de l'église pour monter vers la falaise et l'autre qu'elles en descendent.

La route sur laquelle il se trouve est la seule qui mène au plateau à l'exception, sans doute, de chemins escarpés bien connus des chasseurs et braconniers. En bas de la pente, quelques maisons se tassent autour de l'église. L'empressement des habitations à s'agglutiner autour de l'édifice ne permet d'en voir que le clocher. Les secrets du village doivent être bien gardés dans un tel enserrement.

L'église, au centre du village, marque le début des routes vers Forville à l'est et Saint-Florent au sud. Face à elle, bordée par d'imposants tilleuls, se trouve la place du village. Ainsi les fêtes et rassemblements s'y déroulent sous la vigilance permanente du clocher. Comme pour acquiescer à cette réflexion, celui-ci se fait entendre. Quatre coups brefs sur deux notes répétées annoncent *la demi*. En cette période de carême, il s'agit, sans doute de la seule musique qu'il a le droit d'émettre. La modeste ritournelle le change des riches carillons de sa région natale, le Nord. Chaque semaine le carillonneur de son village rivalisait de talent avec son concurrent d'en face. Ces collections de timbres furent réduites au silence, après le pillage que les armées d'occupation du Kaiser appelaient « réquisition ». D'abord mises à l'heure boche, les cloches françaises furent refondues pour interpréter une bien triste mélodie en canon.

Plus bas, débute la plaine encore embrumée. Une route et un ruisseau partent

vers le sud, comme un cadeau que Val-Vernois fait à cette étendue fertile pour parvenir à la Loire après une soixantaine de kilomètres. Les enfants du pays imaginent sans doute que c'est le cours d'eau qui suit docilement la voie tracée par leurs aînés.

Val-Vernois et son église ont été bâtis à la croisée des routes et des sources. La Grand-Place et ses marchés ont concouru à la prospérité de la cité et de sa paroisse jusqu'à ce que le chemin de fer ne s'en mêle. Ignorant le village pour ne desservir que les gares de Saint-Florent et Forville, le train a scellé le déclin de la cité marchande.

L'aspect des toits est un livre ouvert sur la généalogie des habitations, surtout pour un ancien couvreur. Les deux fermes sous ses pieds sont recouvertes de lauzes. L'une attend un nouveau toit pour sa grange qu'un incendie a délabré. La végétation en a déjà envahi les ruines. Plus les maisons s'éloignent vers le sud, plus les toitures sont récentes et imposantes, faites d'ardoises régulières et fines.

Deux groupes d'habitants semblent ainsi coexister à Val-Vernois : ceux d'en haut plutôt maraîchers et commerçants et ceux d'en bas plutôt agriculteurs. Au fil du temps les fortunes ont migré vers le sud où se perdent des pâturages et de grands champs de céréales. Depuis leur découverte il y a trente ans, l'industrie chimique fournit avec abondance les engrais providentiels en assurant qu'ils vont permettre à la nature de se développer harmonieusement. Du côté nord, en revanche, ce sont des cultures de coteau qui prédominent mais le défaut d'ensoleillement n'a pas permis d'y implanter la vigne. Le vin de messe doit venir d'ailleurs ! De Forville ou de Bourgogne, sans doute.

Alors que le soleil se déverse déjà dans la plaine, le vallon de Val-Vernois sommeille encore dans l'ombre et le silence. Il profite ainsi du rideau naturel de la falaise pour s'octroyer, depuis des siècles, un bonus de sommeil matinal. Vingt minutes par jour, compte-t-il, soit dix heures par mois, soit cent vingt heures par an. Amusé de ce calcul, il ferme les yeux en imaginant l'usage que l'on peut faire, en un siècle, de douze mille heures de grasses matinées.

Le réveil en douceur du village lui rappelle celui de Sarah, son amie d'enfance, après qu'ils eurent passé leur première nuit de tendresse. Réveillé avant elle, il l'avait contemplée en silence, encore assoupie malgré l'indiscret rayon de lumière qui s'était invité dans la chambre. Il avait scruté et mémorisé tous les détails de cette aubade de lumière car il avait bien compris que l'ordre